



HAL
open science

Les déchets: entre l'art et la manière; un miroir de notre rapport à la matière.

Cyrille Harpet

► **To cite this version:**

Cyrille Harpet. Les déchets: entre l'art et la manière; un miroir de notre rapport à la matière.. DU STORE VERDEN- RECYCLING THE LOOKING GLASS, DU STORE VERDEN- NORWAY, Feb 2008, TROMSO, Norvège. hal-01609326

HAL Id: hal-01609326

<https://hal.science/hal-01609326>

Submitted on 10 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Contribution de Cyrille Harpet : table ronde à Tromso (Norvège)

le 12 juin 2009.

Séminaire organisé par la société Du store verden! Kongens g. 2, 0153 OSLO

<http://du-store-verden.no/index.php?topic=02/dsv2008/100/english>

Cyrille Harpet, professeur associé, INSA Lyon. Auteur de « Philosophie des immondices : corps, ville, industrie », édition L'Harmattan, Paris, 1998 et de « Vivre sur la décharge d'Antanarivo, regards croisés anthropologiques », avec Brigitte Le Lin, L'Harmattan, Paris, 2001.

Les déchets entre l'art et la manière : un miroir de notre rapport à la matière.

Introduction :

Cette invitation à l'exposition « Recyclage le miroir et l'art des ordures et des objets trouvés », m'évoque trois souvenirs. Un retour, vingt-cinq ans plus tard, au pays des fjords, et des immenses plaines pré-arctiques que j'ai traversés en train et en bateau au cours d'un périple estival d'un mois jusqu'à Narvik. Le second est la découverte de la littérature norvégienne à travers les textes du penseur Arne Naess¹, illustre auteur et défenseur de l'idée d'une égalité des droits des être vivants. Ce promoteur d'une écologie radicale (deep ecology) revendique un principe d'égalité absolue entre toutes les espèces vivantes jusqu'à promouvoir un droit de la nature. Membre du cercle de Vienne, résistant de la seconde guerre mondiale et spécialiste de Spinoza, ce philosophe norvégien a énoncé, lors d'une conférence à Bucarest en 1972 sur la biodiversité, 7 principes fondateurs d'une réconciliation de l'homme et de la nature, dans le sens d'imiter la nature, de s'inspirer de ses équilibres et de sa complexité. Enfin, le troisième souvenir est celui de mon engagement personnel en faveur d'un développement durable. Le rapport de madame Gro Harlem Brundtland, médecin en santé publique, ex-premier ministre norvégien et chargée par l'ONU de définir un mode de développement durable pour l'ensemble de la planète, a permis lors de la conférence de Rio en 1992, une prise de conscience internationale.

Donc il n'a donc pas été question directement ni des déchets, ni du recyclage ni de l'art dans ces trois souvenirs. Pourtant, la conviction que l'environnement devenait un enjeu pour l'humanité m'animait depuis l'âge de 10 ans. Or tout mon travail depuis 1993 a consisté à trouver un « levier » philosophique et anthropologique d'analyse, de réflexion et d'action en réponse à cet enjeu. Mais sur quel point d'appui ? Sur quel objet concret ? Sur quel concept ?

Jusque dans les années 90, aucun ouvrage académique de la philosophie française n'abordait concrètement les préoccupations écologiques, et encore moins la question des déchets. Un non-dit, un non-pensé, une sorte de tabou constant pèse sur cette notion. Il m'a fallu alors puiser dans les travaux non philosophiques ou peu académiques une matière à penser iconoclaste. Trois ouvrages ont alors guidé mes premiers pas : un catalogue d'exposition du Centre Georges Pompidou et du Centre de création industrielle, « Déchets, l'art d'accommoder les restes », sous la direction du commissaire d'exposition Jean-Paul Pigeat, à l'automne de 1984. Le second ouvrage est celui du médecin antique Hippocrate, lequel dans sa Prognose, aborde clairement la méthode d'examen médical par l'observation des sécrétions du corps. Le troisième ouvrage est celui d'un médecin philosophe original, François Dagognet, qui défend l'idée que la pensée philosophique classique s'égare dans les abstractions au lieu de partir du concret, des objets, de la matière, y compris des matériaux les plus insignifiants.

¹ *Ecologie, communauté et style de vie, traduction française, Editions MF, Paris, 2008.*

A partir de là, j'ai décidé de m'engager dans une thèse qui répondrait en partie à ces oublis, à ces lapsus de la pensée philosophique. Le parti pris a été donc d'élever la notion de « déchet » au rang d'un concept digne d'une lecture philosophique, d'en analyser à la fois les richesses insoupçonnées du langage (les mots, les significations), de dénicher les sciences qui ont osé s'y intéresser et procéder à une investigation méthodique, d'observer les pratiques culturelles et sociales des hommes à travers les anthropologues, sociologues, historiens, urbanistes et ingénieurs.

Il est vrai que l'art a occupé un trop faible place dans ce travail de thèse. Pourquoi ? par manque de temps, certes, mais aussi et surtout du fait que l'exercice philosophique a consisté à démontrer le point aveugle d'une rationalité, celle dont se réclame l'ensemble des sciences établies et des courants de pensée forgeant le projet d'un idéal du progrès. Or les artistes semblent moins prisonniers des mailles du filet de la rationalité, se libérant plus aisément des préjugés. « Nul ne s'étonnera que les artistes aient pris la tête d'un tel mouvement, refusant la haine de l'émietté ou de l'usé. Ils saisissent d'abord cette occasion pour contester les pratiques de la société dite de consommation, qui privilégie le neuf, l'intègre et dans laquelle on n'hésite pas à se séparer du défraîchi et du vieilli »². Donc, disons le franchement, les artistes sont moins sujets à suivre ce puritanisme matériel, cet hygiénisme de la pensée, cette métaphysique de l'être. Peut-être l'expression artistique trouve-t-elle des voies symboliques et métaphoriques, sinon oniriques, qui réveillent l'inconscient collectif face à la dictature des normes et des interdits.

Car pour que le déchet, dans sa dimension symbolique, matérielle et culturelle puisse occuper le « devant de la scène », et ne plus être qualifié d'obscène, il s'agit de surmonter trois obstacles : le déni ou le défi de la langue policée (la politesse marquant le respect des bonnes convenances), le dédain ou la tentation de manipuler les matières « abjectes » (le sale, le visqueux, le boueux, le difforme), le dessein ou le destin de négativité qui lui est réservé (éliminer, enfouir, incinérer...).

Le travail de philosophe et d'anthropologue que j'ai entrepris a consisté à déceler les lignes de ces classifications dans le registre de la langue, puis de l'ordonnancement des choses et des matières, enfin dans les pratiques culturelles et techniques.

Nous allons passer rapidement en revue ces trois obstacles à surmonter, reprenant ainsi quelques chapitres de la thèse défendue : la pesanteur des mots dans la série sémantique de la déchéance, l'échelle descendante de valeurs des matières abjectes, la conjuration du mauvais sort des pratiques obscures.

1) Le lexique de la déchéance

Désigner les choses consiste à découper dans le réel des fragments qui renvoient à sa propre existence. Il est étonnant de constater la place qu'occupent les mots nommant aussi ce qui doit être écarté de son existence, de son espace vital, de sa sphère intime. En nommant, non seulement je situe, je me situe, mais aussi je mets à distance ce que je désigne, affirmant la séparation entre le moi et le non-moi. Mais de façon plus ferme, je peux radicalement désigner ce à quoi je n'attribue aucune valeur, ou au contraire lui attribuer une valeur sacrée. Nous pouvons alors établir une échelle de valeurs dans l'ordre de choses des plus dignes de la pensée jusqu'à celles les plus insignifiantes.

² François Dagognet, *Des détritius, des déchets, de l'abject ; une philosophie écologique*, Les empêcheurs de penser en rond, Synthelabo, Paris, 1997.

Le lexique des termes désignant l'ensemble des objets « abjects », est longue et fastidieuse à établir, en français, en anglais comme en norvégien sûrement. C'est un lexique de plus de 500 mots que j'ai ainsi élaboré au fil de ma recherche, dont la racine sémantique est celui de « déchet » en français.

A la périphérie de ce mot de « déchet », se situent les termes satellites, qui en renforcent ou en atténuent la tonalité de négativité. J'ai alors tenté de dresser une sorte de carte répartissant ces termes, cette série lexicale, puis ai tenté de les ordonner dans le sens d'une horloge. Ce choix résulte de l'idée que chaque terme renvoie à une plus ou moins grande « érosion » ou niveau de « corruption » dans le temps de l'objet qu'il désigne.

Déchet, rebut, ordure, salissure, souillure, excrément...sont quelques uns des membres de cette grande famille du lexique de la déchéance. En usant de ces termes, il est clair que chacun peut dénigrer, écarter, jeter, rejeter, avilir, abandonner, répudier, condamner ce qu'il désigne. Et chacun de ces termes peut devenir une sorte de « baudruche » sémantique utile pour y placer ce qui est répudié, dans un amalgame parfois dangereux.

Il en va ainsi de l'ordre des mots et des choses, non point que cela soit en soi condamnable, car l'affirmation de soi passe par cette reconnaissance du non-soi. Mais il semble que dès lors dans le vaste mouvement de production et de consommation que nous connaissons, la sphère des « immondices » grandisse sans discernement. La rationalité tant promue dans l'édification d'un monde « policé » et « poli » est comme muette devant la profusion de ses sous-produits et de ses restes. C'est d'après moi, depuis la fin du 19^e siècle que les sciences ont véritablement entrepris d'inscrire dans la rationalité les termes de la déchéance, avec un lexique de plus en plus savant pour désigner les choses « infâmes » qui composent le monde de la production industrielle, l'univers microscopique des foyers de la maladie et de la mort. Aujourd'hui, le vocabulaire du discernement des « choses déchues » s'élargit du fait de la démultiplication et de la profusion matérielle qu'il nous faut organiser, ordonner et gérer. Nous ne pouvons plus seulement « rejeter » par le langage et la pensée, il s'agit de nommer ce qui doit être ré-examiné, y compris les matériaux apparemment les plus abjects.

2) Les matières abjectes

Les matières n'échappent pas à des classifications qui leur confèrent une valeur au gré des expériences humaines, de la grande histoire industrielle à l'expansion des échanges économiques, en passant par les découvertes de denrées nouvelles ou de la rareté de certaines ressources. L'or reste au sommet de cette échelle des valeurs, avec d'autres métaux rares et précieux, du fait de sa rareté, de son éclat, de son extraction difficile, de l'art de le travailler (le métier noble d'orfèvre, artisan de l'or étymologiquement). Il est même surpassé par le diamant, ce carbone brillant que l'on ciseler. Mais une certaine échelle de classification des choses et des matières a particulièrement orienté l'intérêt et la vision des sociétés occidentales. Aussi faut-il considérer qu'une métaphysique des matières nobles et ignobles sous-tend l'ensemble des classifications et de l'ordonnement de notre monde, économique, culturel et symbolique. A commencer par les matières organiques. Au plus bas de l'échelle, nous trouvons ainsi ce qui ressort de la catégorie de l'excrémentiel. Et nous y trouverons à la fois les matières organiques, le putride, le décomposé, le visqueux, le boueux, toute matière de la corruption et de la pollution (souillure séculière distincte de la souillure symbolique chez Mary Douglas³). Le concept de déchet a pour dimension essentielle un rapport premier à nos propres excréments. La psychanalyse l'a démontré avec Freud et ses successeurs, mais dans une dimension essentiellement symbolique de la psyché. Les anthropologues ont abordé les catégories du pur et de l'impur dans les pratiques sociales, suivies des notions de

³ In *De la souillure, études sur la notion de pollution et de tabou*, éditions La Découverte, Paris, 1992 ; titre original *Purity and danger*, Routledge et Kegan Paul Ltd, Londres, 1967.

souillure et de pollution, essentiellement rituelle. Aujourd'hui, c'est l'ensemble des activités humaines qui sont interrogées quant aux risques de pollution de l'environnement et indirectement ou directement quant aux risques sanitaires induits par cette globalisation technico-industrielle.

Le rapport au fonctionnement de l'organisme et donc à toutes les excréations du corps offre le socle premier de notre relation au monde matériel. Et le langage transcrit bien dans les mots choisis les frontières établies entre ce qui est de soi et ce qui est du non-soi. Ce qui est « excrété » devient non seulement l'inavouable, l'innommable, mais de surcroît l'infréquentable, l'intolérable. Par la désignation de « déchet », ou de tout autre terme associé, il s'agit de renforcer les mesures d'éloignement et d'occultation des matières surgies des fonds obscurs de l'organisme. Les règles de civilité et de politesse tablent sur cette répudiation de toute matière produite à son insu, à son corps défendant. C'est aussi à partir de là que naissent les notions de danger, de risque, qu'émerge une angoisse de la pollution et de la contagion. Mary Douglas, l'anthropologue britannique, a particulièrement analysé les notions de souillures et de pollution à travers les cultures dans la définition des rapports au corps, à la société d'appartenance et à l'environnement. L'anthropologue belge Luc de Heusch rappelle dans sa préface à *De la souillure*, que Mary Douglas présente le corps comme un miroir de la société. Toute crainte de la souillure est « un système de protection symbolique de l'ordre culturel »⁴. La société doit parer autant à des menaces venant de l'extérieur que de l'intérieur.

Dans la profusion des matériaux et objets qui inondent nos sociétés de consommation, on observe toutefois un processus continu de « relégation de l'ordure ». Il est sans cesse question d'évacuer, d'éloigner, d'éviter tout contact et proximité avec les « rebuts de la civilisation ». Cet éloignement physique et symbolique s'observe dans l'éducation de l'enfant, par les gestes de propreté inculqués, alors que l'enfant est tenté de manipuler les matières sans entraves.

L'organisation de notre vie en société repose sur cet éloignement systématique et donc met hors de portée de vue ce qui est « sous-produit » par chacun. Le déchet est aujourd'hui proscrit de nos sens : qu'il soit organique ou non-organique, il est promis à l'évacuation prompte et sans concession : nous pouvons dire qu'il est mis hors de nos sens (visuel, tactile et olfactif), et dans un « lieu commun » (la décharge, de dépotoir). Pourtant c'est la perception qui permet de construire une taxinomie première⁵, à l'instar des magiciens, médecins et alchimistes jusqu'au 18e. La société moderne refuse tout contact avec les moindres reliquats. Pour chacun, le déchet est devenu non-sens, « l'insensé », « l'ineffable », « l'innommable », désordre, chaos, non-science. Il est destiné au convoi grotesque vers des lieux de répudiation. Et ceux en charge de collecter, charrier, évacuer, trier nos restes sont souvent aussi dénigrés. Chiffonniers, vidangeurs, corroyeurs, éboueurs forment le petit peuple destiné aux tâches ingrates.

Les artistes qui ont utilisé des ordures pour composer des œuvres sont alors des provocateurs. Picasso était présenté par Jean Cocteau comme le « roi des chiffonniers », fouillant les poubelles et les décharges pour y déceler des objets singuliers (*Une Chèvre*, 1950, faite avec une vieille corbeille d'osier, deux pots de lait et du carton). Pour former le miroir déformant de la société de consommation, les nouveaux réalistes (Klein, Arman, Tinguely, puis César, Spoerri et Restany) et les néo-dadaïstes se servent de ces débris et des accumulations. Par contestation de l'ordre et d'un art établi, le courant de l'arte povera en Italie (années 1960) présente des œuvres à partir de vieux journaux froissés, de tas de charbon, un cube de terre). Jean Dubuffet cueille des morceaux de bitume, de charbon, de mâchefers, des feuilles mortes, des vieilles éponges, des semelles de chaussures, écrivant⁶ : « mon art est une réhabilitation des valeurs décriées ».

⁴ Mary Douglas, *De la souillure*, p 9.

⁵ *La Pensée sauvage*, Plon, Paris, 1962, p26.

⁶ In *Prospectus et tous écrits savants*, édition Gallimard, Paris, 1967.

Christian Boltanski (1940-) expose des loques et des vêtements délabrés, des vieux jouets, des cheveux, des débris, des objets non nobles, des restes de son enfance. Il va jusqu'à exposer dans la série Canada, du nom des entrepôts de stockage des affaires personnelles des déportés juifs durant la seconde guerre mondiale, pour une œuvre de commémoration. L'art d'un Boltanski est un inventaire contre l'oubli et l'occultation, un musée des objets perdus, un miroir de notre sub-conscient. Le musée qui conserve seulement ce qui est digne de création maintient le partage entre le noble et l'ignoble.

Daniel Spoerri (1930-) conserve les restes des repas (des reliefs de table), les miettes, fabrique des « natures-mortes » qui sont des tableaux-pièges, collant et clouant ces débris sur des plateaux. Kurt Schwitters (1887-1948)⁷ ira plus loin encore dans la célébration des ordures, des débris qu'il entasse dans sa maison-musée- reliquaire, la Merzbau, pour contrecarrer une civilisation de la destruction, qui pille et gaspille. Son projet est une réaction contre l'idéologie de la « purification », des systèmes totalitaires tel que le régime nazi dont il fut victime.

3) Les pratiques obscures

Nous avons vu qu'au travers l'arbitraire du langage qui classe et ordonne le monde, toute société établit de grands partages et des échelles de valeurs à partir d'un lexique de la déchéance. Ensuite, nous avons vu que les matières sont aussi classées selon des échelles de valeur, allant des plus nobles aux plus « insignifiantes » et « corrompues ». C'est un ordre symbolique qui situe chaque fois l'homme dans une cosmogonie et une vision du monde souvent manichéenne. Mais au-delà des mots et des choses, il est aussi question de pratiques sociales, rituelles, religieuses qui sont autant de types de relations établies entre l'homme en société, entre l'homme et son environnement, entre l'homme et des entités (divines, sacrées, démons et démiurges).

De nombreuses pratiques ont été observées dans les cultures par les ethnographes tels que James Frazer, Lévi-Strauss, Radcliffe-Brown, Van Gennep, Edward Tylor, Mary Douglas, des pratiques à partir des restes de l'organisme humain ou animal : pratiques de médication, de sorcellerie, de rites de passage, de rites spirituels et religieux. La manipulation des matières jugées « abjectes » dans les sociétés traditionnelles a souvent servi d'argument aux « civilisés » pour les juger « primitives », voire pour contester soit leur appartenance à l'humanité. Or une certaine littérature iconoclaste (D.Laporte, J.G.Bourke, Krafft-Ebing) présente des pratiques similaires dans l'ensemble des contrées et des cultures.

Le déchet corporel est entré dans l'ère du soupçon dès la fin du 18^e siècle. En effet, le puritanisme et les normes sociales s'appliquent à éviter toute proximité avec les matières organiques et corporelles. Même si les grandes villes ont déjà prévu des débouchés naturels (la rivière de la Fleet à Londres, la Seine à Paris), il s'agit d'ériger des réseaux complets d'évacuation, selon le schéma romain de la Cloaca Maxima pour rompre avec les vieilles habitudes médiévales. Le 19^e siècle accomplira ce projet d'une ville hygiénique et propre, par l'aménagement des voiries, de réseaux d'égouts, par la lutte contre les miasmes, mais aussi par l'éloignement des « classes laborieuses » (et « dangereuses »)⁸. Les vagues d'assainissement s'amplifient au gré de l'histoire des cités européennes, et dénotent une nouvelle sensibilité par rapport au corps, à la sphère domestique, à la santé et à la mort. C'est ce qu'expliquent

⁷ Entre 1930 et 1945, Schwitters vit pour l'essentiel en Norvège. Après 1937, il quitte l'Allemagne pour la Norvège. Ses œuvres sont retirées des musées et quatre d'entre elles figurent dans l'« exposition de l'Art dégénéré » à Munich. Après l'invasion de la Norvège par les nazis, il s'installe en 1946 en Angleterre où il entreprend un nouveau projet dans l'esprit du *Merzbau*, le *Merzbarn* (grange Merz).

⁸ Louis Chevalier, *Classes laborieuses, classes dangereuses*, Paris, Plon, 1958.

remarquablement des historiens tels que Georges Vigarello⁹ ou Alain Corbin (« on prône l'utilisation des déchets sociaux dans le procès de ramassage et de traitement de l'ordure. On calcule la rentabilité et l'immondice sociale affectée à la valorisation des détritits »)¹⁰.

Le 19^e siècle voit la cohorte des scientifiques investir la ville : « le macrocosme de la ville assainie par les hygiénistes et le microcosme de la culture de bacilles, assainie par les pastoriens » écrit le sociologue Bruno Latour¹¹. Chaque coin et recoin devient un espace suspect de contagion, chaque dépôt, exutoire, latrines, égouts est un milieu de culture pour les germes. Le déchet devient le principal suspect et vecteur des maladies.

La tendance à l'asepsie généralisée a eu pour revers idéologique les régimes extrémistes de la « purification », métaphorique et politique. Sous le règne nazi, imposant une politique radicale d'hygiène privée et publique, d'assainissement **Erreur ! Signet non défini.** jusqu'à une « purification » sociale, culturelle et raciale, des artistes renversaient cette idéologie. Inversant l'échelle des valeurs pour dénoncer l'arbitraire de ces normes, l'artiste Kurt Schwitters, nous l'avons vu, conservait des reliquats pour remplir sa Merzbau, tels que des cheveux coupés parmi d'autres fragments de fausse-dents, des rognures d'ongles... Il les amassait comme des trésors de famille sur lesquels aucune loi, aucun règlement, aucune institution ne pouvaient peser. Cette manie des accumulations était qualifiée d'art dégénéré par les autorités de l'époque. Les nazis détruisirent la fameuse « Merzbau » dans laquelle s'accumulait la multitude des débris, des papiers gras, mégots, restes recueillis, collés, rangés dans des boîtes, et le contraignirent à l'exil¹². Schwitters avait élevé au rang d'art le rangement des résidus de l'existence humaine, formant un musée, un mémorial des victimes de la tragédie.

L'art est sûrement, avec les ateliers et expositions de Recycl'art, de Récup'Art, l'un des lieux de retranchement de la mascarade et du carnaval des ordures, de maintien des rites exubérants et orduriers des fêtes d'antan ayant été bannis à la fin du 19^e siècle par nos hygiénistes scrupuleux : « L'ordure si présente dans les rues et les maisons [...] et qui était un des ingrédients essentiels des injures de carnaval [...] l'ordure ne fait plus rire. Les artistes osent encore transgresser bien des peurs face à l'ordure pour en tirer les composantes de leurs œuvres. Mais à ce jour, il est compréhensible que les déchets ne fassent plus seulement rire, car ils sont inquiétants du fait du danger sournois, invisible, imperceptible qu'ils recèlent. Les déchets d'aujourd'hui sont des produits de technologies avancées et leur fin de vie est incommensurable au regard de l'existence humaine. Nous avons créé des « monstres » techniques qui nous survivront.

⁹ *Le propre et le sale, l'hygiène du corps depuis le Moyen Age*, Paris, Seuil, 1985 ; *Le sain et le malsain, santé et mieux être depuis le Moyen Age*, Paris, Seuil, 1993.

¹⁰ Alain Corbin, *Le miasme et la jonquille, l'odorat et l'imaginaire social, XVIII^e- XIX^e siècle*, Champs-Flammarion, Paris, 1986.

¹¹ *Les Microbes, Guerre et paix, suivi de Irréductions*, Bruno Latour, éd. A.M. Métailié, Paris, 1984

¹² *La saga des ordures*, Catherine de Silguy, Paris, éd. de L'Instant, 1989, p.3.

Conclusion

Penser le déchet nécessite un effort, celui de s'affronter aux relents de notre civilisation, d'oser se pencher sur ce qu'elle a banni, d'oser fouiller ce qu'elle a proscrit. Caractériser l'homme par ce qu'il jette, rejette, élimine, cache, enfouit, abandonne, oublie, méprise, détruit, c'est déjà songer à sa propre mort, à sa disparition prochaine : c'est penser la mort et la corruption qui emportent les êtres... Le déchet est pourtant un objet ambivalent, autant signe d'une économie de la survie (vivre des déchets) et de la continuité des cycles (le recyclage), que marqueur de la santé d'une économie (produire c'est nécessairement produire du déchet).

Le déchet est le témoin d'une non-maîtrise du devenir des choses. Il est le revers de la société de consommation, et marque les limites entre le produit fini et l'usage.

Dans notre modernité, il pose de nouveaux problèmes : il trace et transgresse de multiples frontières, du corps (risque de contaminations), des milieux naturels jusque dans les chaînes alimentaires, et s'insinue par fractions infimes (des poussières) dans les écosystèmes. Le déchet brise les frontières entre le naturel et l'artificiel, entre le bio-dégradable et le non-dégradable, le recyclable et non recyclable, le valorisable et l'enfouissable, le microscopique et le macroscopique, l'indétectable et le récupérable, le volatile et le pondéreux, le stable et l'instable. Il n'est plus seulement dans la dimension des sens et de la perception commune, puisqu'il s'insinue sous des formes imperceptibles (irradiant, polluant discret, toxique et écotoxique). Le déchet se molécularise avec les matériaux issus des procédés de synthèse (la chimie fine), et irradie avec ceux issus de l'industrie du nucléaire.

Echappant ainsi à nos sens et à notre perception, le déchet moderne est source d'angoisse et rompt radicalement avec le sens commun et la perception traditionnelle du danger. D'où l'inquiétude et la suspicion nouvelle dont il fait l'objet à travers de nouvelles sciences et technologies pour le contenir, le capter, le maîtriser.

Destiné à une élimination pure et simple, à l'enfouissement, l'entassement, le confinement, ou au recyclage, le déchet est l'objet des attentions les plus scrupuleuses aujourd'hui. Interdit dans l'édification d'une œuvre, longtemps jugé « hors-d'œuvre », relevant des « basses-œuvres », et interdit de culture, de surcroît artistique, il faudra attendre la fin du 19^e et le début du 20^e siècle pour que, dans le grand mouvement de la production industrielle de masse, dans la profusion des objets, dans l'accumulation des déchets, des courants artistiques y trouvent à la fois un terreau fertile de créativité, de contestation d'une société aveuglée par les normes de purification, d'affirmation de la culture de réhabilitation des « choses difformes, des matières abjectes et des hommes infâmes ».

Ainsi tout comme la bactériologie aura ses « germes », la psychiatrie et la psychanalyse ses cas, la médecine ses malades, la criminologie ses criminels, l'anthropologie physique ses aberrations, l'ingénierie de l'environnement aura ses « polluants ». Le déchet est entré dans la catégorie des « objets » suspects des sciences et de l'ingénierie (écologues, auditeurs de l'environnement, éco-toxicologues et toxicologues, rudologues). Le déchet entre dans l'ère de la rationalité scientifique, à l'heure où il transgresse l'ensemble de la chaîne des perceptions sociales et culturelles. Du fait des quantités produites, de la dissémination insidieuse de ses composantes, de la généralisation des échanges, le déchet est désormais inquiétant à l'échelle des sociétés et de leur environnement. Il n'est plus nécessairement odorant, putride, sale, il entre dans la dimension invisible, inodore, incolore des matériaux de la grande fabrique industrielle (plastiques, composants chimiques, déchets radioactifs, etc.).